

Interrogation Critique et Ludique n°217 – Janvier/Février/Mars 2023

<http://ironie.free.fr> – ISSN 1285-8544

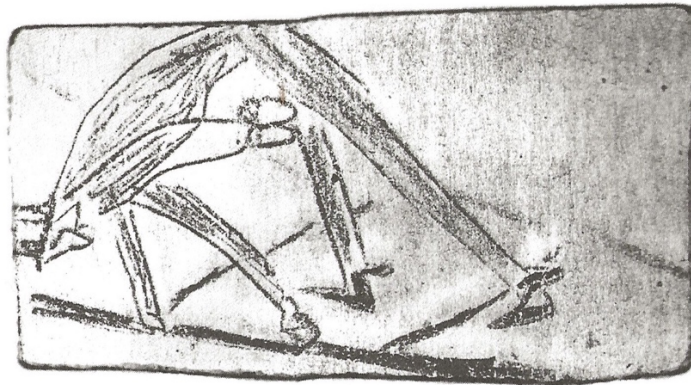
IRONIE : 51, rue Boussingault - 75013 Paris

K ou le paradoxe de l'arpenteur

D'après *Le Château* de Franz Kafka / Adaptation de Régis Hébert – 2021-2022

Pour les 100 ans du Château et ce qu'il est devenu en pire aujourd'hui...

Nous remercions Régis Hébert d'avoir pu prendre le début de son adaptation du Château pour Ironie



Dessin de Franz Kafka – *L'arpenteur*

1-À L'AUBERGE DU PONT, vers minuit.

Quelques paysans sont encore attablés. L'Aubergiste a donné à K une paille pour dormir dans la salle de l'auberge. K est réveillé par un jeune homme.

SCHWARZER : Je vous prie de m'excuser monsieur, je suis le fils du portier du Château. Ce village appartient au Château ; y habiter ou y passer la nuit c'est en quelque sorte habiter ou passer la nuit au Château. Personne n'en a le droit sans la permission du Comte. Cette permission vous ne l'avez pas ou du moins vous ne l'avez pas montrée.

ARPENTEUR K : Il y a un Château ici ?

SCHWARZER : Oui, le Château de Monsieur le Comte.

ARPENTEUR K : Il faut avoir une autorisation pour y passer la nuit ?

SCHWARZER : Il faut avoir une autorisation. À moins qu'on ne puisse s'en passer ?

ARPENTEUR K : (*rejetant la couverture pour se lever*) Eh bien, je vais aller en chercher une.

SCHWARZER : Auprès de qui ?

ARPENTEUR K : De Monsieur le Comte...

SCHWARZER : À minuit !

ARPENTEUR K : C'est impossible ? Alors pourquoi m'avoir réveillé ?

SCHWARZER : Pour vous dire d'avoir à quitter sur le champ le domaine de Monsieur le Comte.

ARPENTEUR K : (*se recouchant et ramenant la couverture sur son menton*) Vous allez un peu loin, jeune homme, mais nous en reparlerons demain. En attendant je vous informe que je suis l'arpenteur que Monsieur le Comte a fait venir. Bonne nuit, messieurs. *Schwarzer saisit le téléphone qui se trouve juste au-dessus de K. Les paysans se rapprochent ; la puissante silhouette de la Patronne apparaît à la porte de la cuisine.*

VOIX AU TÉLÉPHONE : Fritz à l'appareil...

SCHWARZER : Bonsoir Fritz, c'est Schwarzer... Il y a un individu de 30 à 40 ans dormant sur une paille à l'Auberge du Pont avec son sac pour oreiller. L'aubergiste a omis de l'interroger, j'ai dû le faire moi-même. L'individu prétend être un arpenteur venu sur les ordres du Comte.

VOIX AU TÉLÉPHONE : Un arpenteur ?

SCHWARZER : Oui... Il m'a semblé que cette affirmation méritait d'être vérifiée.

VOIX AU TÉLÉPHONE : Un instant, j'appelle le bureau central...

SCHWARZER : Très bien (*il attend un instant, silencieux*).

VOIX AU TÉLÉPHONE : Non, il n'existe pas d'arpenteur attendu au Château...

SCHWARZER : C'est bien ce que je pensais (*il raccroche*). Le Château n'attend pas d'arpenteur... *Comme pour éviter un choc, K se recroqueville subitement sous sa couverture ; le téléphone sonne, Schwarzer décroche.*

VOIX AU TÉLÉPHONE : Rectification : il se pourrait que le Chef de Bureau soit informé de l'arrivée d'un arpenteur...

SCHWARZER : Le Chef de bureau ?

VOIX AU TÉLÉPHONE : Oui. Nous en aurons confirmation demain matin.

SCHWARZER : C'est embêtant... Bon... je vais expliquer la chose à la Patronne de l'Auberge. *Schwarzer raccroche, s'adresse à la Patronne.*

SCHWARZER : Nous saurons demain si une autorisation doit être accordée...

AUBERGISTE : Venez, on va vous installer dans la chambre de l'hôte, à l'étage. *L'auberge se vide instantanément.*

2-LE VILLAGE, matin du 1^{er} jour.

K aperçoit le Château de loin ; il se dirige dans sa direction, peinant à marcher dans la neige, mais semble ne jamais s'en approcher. Il s'arrête et l'observe à distance. On entend les nuées de corneilles qui volent autour de la tour. L'Instituteur apparaît.

INSTITUTEUR : Le Château ne vous plaît pas ?

ARPEUTEUR K : Comment ?

INSTITUTEUR : Le Château ne vous plaît pas ?

ARPEUTEUR K : Le Château ne me plaît pas ? Pourquoi voulez-vous qu'il ne me plaise pas ?

INSTITUTEUR : Les étrangers ne le trouvent pas à leur goût.

ARPEUTEUR K : Vous habitez le village ?

INSTITUTEUR : J'en suis l'instituteur.

ARPEUTEUR K : Vous connaissez sans doute le Comte ?

INSTITUTEUR : Non. *L'instituteur fait demi-tour.*

ARPEUTEUR K : Pourriez-vous m'indiquer la route pour me rendre au Château ? Monsieur l'Instituteur ? Monsieur l'Instituteur ?! *L'instituteur a disparu. K poursuit son chemin. La rue principale du village ne le conduit toujours pas à la hauteur sur laquelle s'élève le Château ; il s'engage dans une ruelle, où la profondeur de la neige ne lui permet plus d'avancer.*

ARPEUTEUR K : (*hélant un vieillard apparu à la fenêtre*) Puis-je entrer ? S'il vous plaît... je souhaiterais me mettre à l'abri... s'il vous plaît... ouvrez-moi ! *On lui ouvre.*

3-CHEZ LES BRUNSWICK.

Dans une pièce embuée par la vapeur, K, exténué, découvre une jeune femme lavant du linge, une jeune et belle mère de famille portant un nourrisson, un garçonnet et deux hommes barbus assis dans un grand baquet d'eau.

ARPEUTEUR K : Je tentais de me rendre au Château... mais avec toute cette neige...

JEUNE FEMME : Il est saoul !

LASEMANN : Pourquoi l'as-tu laissé entrer ?

ARPEUTEUR K : Je suis l'arpenteur du Comte.

JEUNE FEMME : C'est l'arpenteur...

ARPEUTEUR K : Vous me connaissez ? *Épuisé, K s'assied pour reprendre son souffle ; il est au bord de l'épuisement.*

BRUNSWICK : Excusez-moi, Monsieur l'arpenteur, mais vous ne pouvez pas rester ici.

ARPEUTEUR K : Je ne comptais pas rester. Je voulais simplement me reposer un peu.

BRUNSWICK : L'hospitalité n'est pas d'usage chez nous ; nous n'avons pas besoin d'hôtes.

ARPEUTEUR K : De temps en temps, un hôte peut être utile... un arpenteur par exemple.

BRUNSWICK : C'est possible, mais nous sommes de petites gens, nous nous en tenons à la règle.

ARPEUTEUR K : Qui es-tu ?

MME BRUNSWICK : Une femme du Château. *Les deux hommes reconduisent K de force hors de la maison.*

LASEMANN : Ici c'est la route du village, là celle du Château, mais par le temps qu'il fait, je ne vous la conseille pas...

ARPEUTEUR K : Qui dois-je remercier ?

BRUNSWICK : Je suis le maître cordonnier Brünswick

LASEMANN : Et moi, le tanneur Lasemann, mais vous n'avez personne à remercier.

ARPEUTEUR K : Peut-être nous reverrons-nous ?

LASEMANN : Ça m'étonnerait. (*Les deux hommes rentrent dans la maison ; K reste seul dans la neige.*)

4-PERRON DE L'AUBERGE DU PONT, *un peu plus tard.*

Une lanterne à la main, deux jeunes hommes attendent devant la porte de l'Auberge. K, épuisé, leur prend la lanterne des mains et les éclaire.

ARPENTEUR K : Qui êtes-vous ?

ARTHUR et JÉRÉMIE : Vos aides.

ARPENTEUR K : Vous êtes mes anciens aides, ceux que j'ai fait venir ? Vous arrivez en retard.

ARTHUR et JÉRÉMIE : La route était longue.

ARPENTEUR K : La route était longue, mais je vous ai vu revenir du Château.

ARTHUR et JÉRÉMIE : Oui.

ARPENTEUR K : Où sont les instruments ?

ARTHUR et JÉRÉMIE : Nous n'en avons pas.

ARPENTEUR K : Les instruments que je vous ai confiés.

ARTHUR et JÉRÉMIE : Nous n'en avons pas.

ARPENTEUR K : Entendez-vous quoi que ce soit à l'arpentage ?

ARTHUR et JÉRÉMIE : Non.

ARPENTEUR K : Si vous êtes mes anciens aides, vous connaissez forcément le métier. Entrons !

5-SALLE DE L'AUBERGE.

K et les aides s'attablent au milieu des paysans.

ARPENTEUR K : Comment fait-on pour vous distinguer ? Vous vous ressemblez comme des serpents.

ARTHUR : Les autres nous différencient !

ARPENTEUR K : Pas moi ! Je vous traiterai comme si vous ne faisiez qu'un, je vous appellerai tous deux Arthur ; c'est bien le nom de l'un d'entre vous ? Le tien peut-être ?

JÉRÉMIE : Non, moi c'est Jérémie.

ARPENTEUR K : Peu importe, je t'appellerai Arthur. Vous ne faites qu'un pour moi.

JÉRÉMIE : Cela nous sera très désagréable.

ARPENTEUR K : Je maintiens mes ordres. Nous commencerons demain de bonne heure. Procurez-vous un traîneau pour monter au Château et soyez devant la porte à six heures.

ARTHUR : Bien.

JÉRÉMIE : Tu dis « bien », et tu sais pourtant que ce n'est pas possible.

ARPENTEUR K : Vous voulez commencer à vous distinguer l'un de l'autre ?

ARTHUR : Il a raison, aucun étranger ne peut entrer au Château sans une permission...

ARPENTEUR K : Où demande-t-on cette permission ?

JÉRÉMIE : Je ne sais pas ; peut-être au portier.

ARPENTEUR K : Eh bien, appelez-le ! *Les aides se précipitent au téléphone.*

JÉRÉMIE : Allo, c'est Arthur et Jérémie les aides de Monsieur l'arpenteur... Est-ce que Monsieur l'arpenteur pourrait venir demain au Château avec nous ?

VOIX DANS L'APPAREIL : Non ! Ni demain ni une autre fois.

ARPENTEUR K : *(se levant)* Je vais téléphoner moi-même. *Les paysans se groupent autour du téléphone.*

ARPENTEUR K : Allo ? *(silence)* Allo ? *(excédé par l'absence de réponse)* Allo !

VOIX DANS L'APPAREIL : Qui est à l'appareil ? *(silence de K)* Ici Oswald, qui est à l'appareil ?

ARPENTEUR K : Ici l'aide de Monsieur l'arpenteur.

VOIX DANS L'APPAREIL : Quel aide ? Quel monsieur ? Quel arpenteur ?

ARPENTEUR K : Demandez à Fritz !

VOIX DANS L'APPAREIL : Je sais déjà. L'arpenteur. Oui, oui. Et puis quoi maintenant ? Quel aide ?

ARPENTEUR K : Joseph.

VOIX DANS L'APPAREIL : Joseph ? Les aides s'appellent... s'appellent Arthur et Jérémie.

ARPENTEUR K : Ce sont les nouveaux aides.

VOIX DANS L'APPAREIL : Non, ce sont les anciens.

ARPENTEUR K : Ce sont les nouveaux, moi je suis l'ancien aide qui a rejoint Monsieur l'arpenteur aujourd'hui.

VOIX DANS L'APPAREIL : Non.

ARPENTEUR K : Qui suis-je donc ? *La communication s'interrompt. Un homme, vêtu d'habits qui ressemblent à ceux des aides s'extraît du groupe et s'incline devant K.*

ARPENTEUR K : Qui es-tu ?

BARNABÉ : Un messenger qu'on te dépêche. Je m'appelle Barnabé. *Il tend une lettre à K qui la lit à l'écart.*

ARPENTEUR K : *(aux paysans qui se sont rapprochés)* Que voulez-vous ? *Les paysans s'éloignent, servilement.*

VOIX OFF *(lecture de la lettre)* : « Vous êtes pris, comme vous le savez, au service du Comte. Votre supérieur immédiat est le Maire du village qui vous donnera tous les renseignements nécessaires sur votre travail et votre salaire ; c'est à lui que vous devez des comptes ; de mon côté, je ne vous perdrais pas des yeux. Barnabé m'informera de vos désirs, j'ai à cœur d'avoir toujours des ouvriers satisfaits. »

ARPENTEUR K : Présente à monsieur le chef de bureau – comment s'appelle-t-il ? Je n'ai pas pu lire sa signature...

BARNABÉ : Klamm.

ARPENTEUR K : Présente à monsieur Klamm les remerciements que je lui adresse pour mon engagement et pour son amabilité particulière ; dis-lui que j'agirai de la façon la plus conforme à ses intentions et que je n'ai pas pour aujourd'hui de désir particulier.

BARNABÉ : Monsieur l'arpenteur présente à monsieur Klamm ses remerciements pour son engagement et pour son amabilité particulière ; il agira de la façon la plus conforme aux intentions de Monsieur Klamm et n'a pas, pour aujourd'hui, de désir particulier.

ARPENTEUR K : Parfait. *Barnabé jette un regard à la salle et sort. (aux aides)* Je vais déposer mes affaires, nous parlerons ensuite des travaux à entreprendre. *(les aides font mine de le suivre)* Restez ! *(ils insistent)* Restez je vous dis, je n'ai pas besoin de vous pour me rendre dans ma chambre ! *K cherche subitement autour de lui et se précipite hors de l'auberge.*

6- DANS LE VILLAGE.

Il fait nuit et il neige à nouveau.

ARPENTEUR K : *(criant de toute la force de ses poumons)* Barnabé ! Barnabé ?! *Une faible réponse parvient de très loin. K court jusqu'à Barnabé.*

ARPENTEUR K : *(essoufflé)* Barnabé, nos rapports sont mal organisés... je ne sais ni quand, ni comment te contacter si j'ai besoin de quelque chose !

BARNABÉ : Tu n'as qu'à demander au chef de me faire venir à des moments déterminés.

ARPENTEUR K : Non. Peut-être resterai-je un an sans avoir rien à demander, et peut-être aurai-je quelque chose d'urgent à annoncer un quart d'heure après ton départ.

BARNABÉ : Dois-je demander au chef de se mettre en rapport avec toi autrement que par mon entremise ?

ARPENTEUR K : Ça n'est pas nécessaire. Je vais t'accompagner. Donne-moi ton bras, tu as le pas plus sûr que moi. *Ils marchent en silence, K se laisse pratiquement trainer. Soudain Barnabé s'arrête. Où sommes-nous ?*

BARNABÉ : À la maison.

ARPENTEUR K : À la maison ?

OLGA : *(depuis le pas de la porte)* Qui est avec toi ?

BARNABÉ : L'arpenteur.

OLGA : L'arpenteur ? *Ils entrent dans la maison.*

7- MAISON DE BARNABÉ, le soir.

Un vieil homme, une vieille femme et une jeune fille près de la table, se lèvent.

BARNABÉ : Mon père, ma mère, mes sœurs Olga et Amalia.

TOUS : Bonsoir, bonsoir Monsieur. *On débarrasse K et K entraîne Barnabé à l'écart.*

ARPENTEUR K : Barnabé, vous habitez bien le domaine du Château ?

BARNABÉ : Le domaine du Château ?

ARPENTEUR K : Quand tu as quitté l'auberge tu voulais bien aller au Château ?

BARNABÉ : Non, je voulais rentrer chez moi.

ARPENTEUR K : Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

BARNABÉ : Tu ne me l'as pas demandé ; tu voulais me donner une commission, j'ai pensé que tu pourrais le faire ici ; si tu te plais chez nous tu peux aussi y passer la nuit. *Olga, la plus conciliante des deux sœurs, vient vers K.*

OLGA : Viens prendre place à table, il y a du pain et du lard et je vais aller chercher de la bière.

ARPENTEUR K : N'achetez pas de bière mais reconduisez-moi à l'Auberge, j'y ai laissé des travaux importants.

OLGA : Ce n'est pas à l'Auberge du Pont que je vais, mais à l'Hôtel des Messieurs.

ARPENTEUR K : À l'Hôtel des Messieurs ? Très bien, je vais vous y accompagner. *Après un instant de gêne, dû au regard désapprobateur d'Amalia, ils sortent.*

8- VESTIBULE DE L'HÔTEL DES MESSIEURS, quelques instants après.

HÔTELIER : Monsieur l'arpenteur n'a pas le droit de dépasser la salle de consommation.

OLGA : Il ne fait que m'y accompagner. *K entraîne l'Hôtelier à l'écart.*

ARPENTEUR K : Je souhaiterais passer la nuit ici.

HÔTELIER : La maison est réservée aux Messieurs du Château.

ARPENTEUR K : Il est certainement possible de me trouver un coin pour la nuit.

HÔTELIER : Je serais heureux de pouvoir vous rendre ce service, mais le règlement est parfaitement strict sur ce point.

ARPENTEUR K : J'ai des relations au Château...

HÔTELIER : Je sais, je sais.

ARPENTEUR K : Vous avez beaucoup de Messieurs du Château cette nuit ?

HÔTELIER : Ce soir, il n'en est resté qu'un.

ARPENTEUR K : Comment s'appelle-t-il ? *L'Hôtesse apparaît dans un costume surchargé.*

HÔTELIER : *(négligemment, en se retournant vers sa femme)* Klammm.

ARPENTEUR K : Klammm est ici ?! *Olga s'approche de K pour l'emmener.*

OLGA : Que voulais-tu à l'hôtelier ?

ARPENTEUR K : Je voulais passer la nuit ici.

OLGA : Mais tu la passeras chez nous !

ARPENTEUR K : Certainement.

9- SALLE DE L'HÔTEL DES MESSIEURS.

Quelques paysans suivent K et Olga du regard. Frieda, une jeune femme blonde plutôt quelconque, mais dont le regard surprend par une espèce de supériorité, leur amène la bière. K ne la perd pas des yeux.

ARPENTEUR K : Connaissez-vous Monsieur Klammm ? *(Olga éclate de rire)* Pourquoi ris-tu ?

OLGA : *(continuant à rire)* Mais je ne ris pas !

FRIEDA : Je suis son amie...

ARPENTEUR K : L'amie de Klammm ? *Elle fait oui de la tête.* Alors, vous êtes pour moi une personne très respectable.

FRIEDA : Pas seulement pour vous. *(Après un temps)* Vous voulez voir Klammm ?

ARPENTEUR K : C'est possible ? *Elle indique une porte à gauche, tout près d'elle.*

FRIEDA : Il y a un petit trou ici ; vous pourrez le voir à travers. *Gênée par la présence de personnes dans la salle, K finit par regarder par le trou.*

ARPENTEUR K : Pouvez-vous me dire si vous voyez des papiers sur son bureau – je n'en vois pas ?

FRIEDA : Il n'y en a pas.

ARPENTEUR K : Vous êtes déjà allée au Château ?

FRIEDA : Ça n'est pas assez que je sois ici, derrière le comptoir ?

ARPENTEUR K : Ici, vous faites le travail du patron.

FRIEDA : Et j'ai commencé en pensant les bêtes à l'Auberge du Pont. *Elle retourne derrière le comptoir. K la rejoint.*

ARPENTEUR K : C'est formidable de devenir serveuse de café quand on a débuté à l'étable ; mais votre but est-il vraiment atteint ? Nous pourrions en parler loin de tous ces yeux qui vous observent.

FRIEDA : Vous cherchez à me détourner de Klammm ?

ARPENTEUR K : Vous m'avez deviné. Je peux passer la nuit ici ? *On entend l'hôtelier depuis la pièce voisine.*

HÔTELIER : Frieda ! *K disparaît derrière le comptoir. L'Hôtelier apparaît.* Frieda ! Où est l'arpenteur ?

FRIEDA : *(posant son pied sur la poitrine de K)* L'arpenteur ? Je l'avais complètement oublié celui-là.

HÔTELIER : Je ne l'ai pas vu partir et je suis resté tout le temps dans le couloir !

FRIEDA : *(froidement)* Il n'est pas ici.

HÔTELIER : Peut-être s'est-il caché ; je le crois capable de bien des choses.

FRIEDA : En tout cas il n'est pas ici.

HÔTELIER : Je vais chercher dans le reste de la maison. Bonne nuit. *L'Hôtelier à peine parti, Frieda a déjà éteint la lumière et rejoint K sous le comptoir.*

FRIEDA : *(chuchotant mais sans toucher K)* Mon chéri, mon doux chéri ! Viens, on étouffe là-dessous

Ils s'enlacent, roulent et heurtent sourdement la porte de Klammm. Ils restent des heures à s'étreindre au milieu des flaques de bière.

10- MÊME ENDROIT, quelques heures plus tard.

VOIX DE KLAMM : *(impérative, mais indifférente)* Frieda ! *(après un temps)* Frieda !

FRIEDA : *(après s'être levée pour y aller)* Je n'y vais pas ; jamais plus je n'irai le trouver !

VOIX DE KLAMM : Frieda ! *K essaye de réunir les morceaux de la blouse de Frieda, mais ne parvient pas à proférer le moindre mot. Frieda serre les poings et se met à frapper contre la porte en criant.*

FRIEDA : Je suis avec l'arpenteur ! Je suis avec l'arpenteur ! *K se lève, s'agenouille auprès de Frieda et regarde autour de lui.*

ARPEUR K : Qu'as-tu fait ? Nous sommes perdus.

FRIEDA : Non, il n'y a que moi qui suis perdue, mais je t'ai gagné. Calme-toi. Regarde ces deux-là comme ils s'amuse. *Sur le comptoir sont assis les deux aides, ensommeillés mais gais. Frieda sort.*

ARPEUR K : Que faites-vous ici ?

JÉRÉMIE : Comme tu n'es pas venu nous trouver à l'auberge, nous sommes allés te chercher chez Barnabé. *Nous avons fini par te trouver ici, mais tu es difficile à servir.*

ARPEUR K : J'ai besoin de vous le jour pas la nuit ; disparaissent.

ARTHUR : C'est le jour maintenant. *La porte du fond s'ouvre ; les paysans arrivent avec Olga, vêtements et cheveux en bataille.*

OLGA : *(à K presque en pleurant)* Pourquoi n'es-tu pas rentré à la maison avec moi ? Et pour une pareille femme ! Pour une pareille femme ! *Frieda revient avec son baluchon de linge.*

FRIEDA : Maintenant nous pouvons partir.

ARPEUR K : Où allons-nous ?

FRIEDA : À l'Auberge du Pont !

ARPEUR K : *(désolé)* À l'Auberge du Pont ?!

FRIEDA : La Patronne est comme une mère pour moi, elle prendra soin de nous, tu verras !

11- CHAMBRE À L'AUBERGE, 24 heures plus tard.

Dans un coin, les aides, pelotonnés, font mine de jouer aux astronomes en mettant leurs mains devant leurs yeux ; ils ne lâchent pas K du regard et se parlent en secret sous le regard amusé de Frieda.

LA PATRONNE DE L'AUBERGE : Voilà près d'une heure que j'attends.

ARPEUR K : Madame l'Aubergiste, j'ai un entretien important avec le Maire.

LA PATRONNE : Il ne s'agit là-bas que d'un travail, il y va ici de l'avenir de ma petite Frieda.

ARPEUR K : Je ne vois pas pourquoi on ne nous laisse pas le soin de cette affaire à nous deux.

LA PATRONNE : Par affection.

ARPEUR K : Le mieux serait que j'épouse Frieda le plus tôt possible.

LA PATRONNE : Étant donné ce que Frieda va perdre en s'unissant à vous, il faudrait songer à certaines garanties.

ARPEUR K : Certainement, des garanties, naturellement... le mieux sera de régler la chose par-devant notaire. Il faut d'ailleurs que je parle avec Klammm.

FRIEDA : Comment peux-tu avoir l'idée que Klammm te parle !

ARPEUR K : Il le faut.

FRIEDA : Entendez-vous ce qu'il demande, madame l'Aubergiste ?

LA PATRONNE : Vous demandez l'impossible, Monsieur l'Arpenteur !

ARPEUR K : Pourquoi est-ce impossible ?

LA PATRONNE : Je vais vous l'expliquer. Klammm est un monsieur du Château. Mais vous, qu'êtes-vous ? Vous n'êtes même pas du village, vous n'êtes rien. Si, vous êtes quand même quelque chose, un de ces gens en surnombre qui sont tout le temps sur les chemins et qui vous amène des ennuis. Je ne vous fais pas reproche de ce que vous êtes. Mais j'ai appris que Frieda vous avait laissé regarder par le trou de la porte. Comment avez-vous fait pour supporter la vue de Klammm ? Vous n'êtes pas capable de voir réellement Klammm ! Et Klammm parlerait avec vous ! Il ne parle même pas avec les gens du village. C'est l'honneur de Frieda que Klammm ait prononcé quelquefois son nom et qu'elle ait pu lui parler à son gré. Mais jamais plus on ne la laissera entrer auprès de Klammm ! Je ne comprends pas qu'une jeune fille qui était l'amie de Klammm se soit seulement laissée toucher par vous.

ARPEUR K : Cela prouve que tout ne se passe pas comme vous le croyez. Peut-être ne suis-je pas en état de supporter la vue de Klammm sans l'interposition d'une porte ; peut-être à son seul aspect m'enfuirai-je terrorisé ; mais cette peur ne suffit pas à m'interdire de risquer la chose. Et c'est vous, vous et Frieda qui pouvez me procurer l'occasion de parler avec lui.

LA PATRONNE : De quoi voudriez-vous parler à Klamm ?

ARPENTEUR K : De Frieda.

LA PATRONNE : De Frieda ? Entends-tu Frieda ? C'est de toi qu'il veut parler ! Lui... avec Klamm !

ARPENTEUR K : Qu'y a-t-il de si formidable ! Vous imaginez que Frieda a perdu toute importance pour Klamm du moment où j'ai paru ? Mais toi Frieda, qu'en penses-tu ?

FRIEDA : *(le regard perdu, la joue contre la poitrine de K)* Il est certain, comme l'a dit ma petite maman, que Klamm ne veut plus rien savoir de moi. Mais ce n'est pas parce que tu es venu, chéri. Je crois au contraire que c'est son œuvre si nous nous sommes rencontrés sous le comptoir.

ARPENTEUR K : S'il en est ainsi... je ne vois pas pourquoi on devrait redouter une explication avec lui.

LA PATRONNE : Vous voulez déjà tout connaître des choses d'ici mieux que les gens qui y sont nés ! Ce n'est pas en vous y prenant comme vous le faites que vous y réussirez. Et dites-vous bien, Monsieur l'arpenteur, que vous êtes aujourd'hui entièrement dans mes mains. Oui, dans mes mains ; essayez donc, si je vous chasse de chez moi, de trouver un abri au village, même dans une niche à chien !

ARPENTEUR K : Je peux vous nommer un fort bon gîte où j'irai quand je voudrais.

FRIEDA et LA PATRONNE : Lequel ? Lequel ?

ARPENTEUR K : Chez Barnabé.

LA PATRONNE : Les crapules ! *(saisissant la main d'un des aides)* Entendez-vous où Monsieur passe sa vie ! Dans la famille de Barnabé !

ARPENTEUR K : Je ne connais pas les péchés de la famille de Barnabé ; mais vous me parliez d'affection... je n'en ai pas remarqué beaucoup dans ce que vous avez dit. Quant au logement – puisque c'est le nom que vous donnez à cette niche infecte – je ne suis pas certain de le tenir de votre bon vouloir, je crois plutôt qu'il y a là-dessous un ordre des autorités. Maintenant que je vais aller trouver le maire, occupez-vous de Frieda : vous l'avez mise dans un bel état avec vos discours maternels ! *(aux aides)* Venez ! *Il sort, suivi des deux aides.*

12- CHEZ LE MAIRE, *quelques instants après dans la matinée.*

Le Maire est couché dans son lit. À l'arrivée de K, une femme dans le crépuscule apporte une chaise près du lit.

LE MAIRE : Monsieur notre arpenteur... asseyez-vous. Asseyez-vous et dites-moi vos désirs.

ARPENTEUR K : *(tendant au Maire la lettre de Klamm)* Je suis, Monsieur le Maire, engagé comme arpenteur au service du Comte comme en atteste ce courrier ; j'imagine que vous avez eu vent de mon arrivée.

LE MAIRE : *(terminant la lecture de la lettre)* Oui, j'ai eu connaissance de cette affaire. Si je n'ai encore rien fait, c'est à cause de ma maladie *(il montre ses jambes)*, et parce que ne vous ayant pas vu, je pensais que vous aviez renoncé à la chose. Mais puisque vous avez l'amabilité de venir me voir, il faut que je vous dise la vérité, la désagréable vérité. Vous êtes engagé comme arpenteur, comme vous dites, mais nous n'avons pas besoin d'arpenteur. Nos domaines sont cadastrés fort régulièrement, quant à nos petites disputes au sujet des limites, nous les liquidons en famille. Que ferions-nous dans ces conditions d'un arpenteur ?

ARPENTEUR K : Je ne peux qu'espérer qu'il y a là une méprise.

LE MAIRE : Hélas non, la situation est telle que je vous la dépeins.

ARPENTEUR K : Je n'ai pas fait ce voyage pour être renvoyé.

LE MAIRE : Ça c'est une autre question et ce n'est pas à moi de la trancher. Mais je peux vous expliquer comment la chose s'est produite. Dans une administration aussi vaste que la nôtre, voyez-vous, il peut arriver qu'un bureau décide ceci, l'autre cela. Le contrôle supérieur est des plus précis mais, de par sa nature, il arrive trop tard. Et c'est ainsi que peut naître une légère confusion. Il ne s'agit que de bagatelles comme votre cas, mais elles sont souvent assez ennuyeuses ; *(s'interrompant soudain)* Mizzi ! Regarde s'il te plaît, dans l'armoire, peut-être y trouveras-tu le décret au sujet de cette histoire d'arpenteur... *La femme ouvre l'armoire, il en tombe deux grosses liasses de rouleaux liés en cylindre ; effrayée, elle fait un bond de côté.*

LE MAIRE : Il pourrait être en bas... En bas ! *La femme plonge les bras dans les papiers, sortant les documents.*

LE MAIRE : Il faut chercher un papier sur lequel le mot arpenteur est souligné au crayon bleu. *Mizzi s'affaire au milieu de la paperasse qui recouvre une bonne partie de la pièce.*

ARPENTEUR K : Ne pourrais-je pas aider votre femme ?

LE MAIRE : Je n'ai pas de secret pour vous, mais je ne peux aller jusqu'à vous permettre de chercher dans les décrets. *On toque à la porte.*

ARTHUR et JÉRÉMIE : *(dans l'entrebâillement de la porte)* Nous avons froid dehors.

LE MAIRE : *(dans un sursaut)* Qui est là ?

ARPENTEUR K : Mes aides, je ne sais où leur dire de m'attendre ; dehors il fait froid, ici ils sont de trop.

LE MAIRE : Ils ne me gênent pas ; ce sont de vieilles connaissances.

ARPENTEUR K : Moi ils me gênent (*regardant alternativement les aides et le maire et constatant le même sourire sur leur trois bouches*). Mais puisque vous êtes ici, aidez Madame à retrouver une pièce sur laquelle le mot « arpenteur » est souligné au crayon bleu. *Le maire n'élève pas d'objection. Les aides commencent à brasser les papiers.*

LE MAIRE : Les aides vous sont une charge ? Ce sont pourtant vos propres aides !

ARPENTEUR K : Non, ils m'ont été attribués ici et leur choix est irréfléchi.

LE MAIRE : Rien ne se fait ici d'irréfléchi,

ARPENTEUR K : Et ma convocation ?

LE MAIRE : Votre convocation aussi était mûrement réfléchie, des circonstances accessoires ont seules pu embrouiller la question ; je vous le prouverai papiers en main.

ARPENTEUR K : Mais on ne les retrouvera pas !

LE MAIRE : On ne les retrouvera pas ? Mizzi, cherche plus vite, s'il te plaît. Je peux d'ailleurs vous raconter l'histoire sans les papiers. Nous avons répondu à ce décret nous informant que nous devons engager un arpenteur alors que nous n'avions pas besoin d'arpenteur. Mais notre réponse ne semble pas être arrivée au bureau A – appelons-le A si vous voulez – mais, par erreur, à un autre bureau, disons le bureau B qui n'a pas reçu la totalité de notre courrier, mais seulement une chemise portant pour indication que son contenu – malencontreusement égaré – avait trait à la nomination d'un arpenteur. Dans ce bureau B la chemise est arrivée entre les mains d'un italien, célèbre pour sa grande conscience, un certain Sordini, qui nous a renvoyé le dossier vide pour le compléter. Mais depuis le premier écrit du bureau A, il s'était passé des mois, pour ne pas dire des années, et cela se comprend, car lorsqu'une pièce, comme c'est la règle, prend le bon chemin, elle arrive à destination dans les vingt-quatre heures, mais si elle se trompe de route, alors évidemment...

ARPENTEUR K : N'aviez-vous pas fait mention d'un service de contrôle ?

LE MAIRE : Il n'y a qu'un étranger pour poser une question pareille. Tout est service de contrôle au Château ! Je ne dis pas que ces services sont faits pour retrouver des erreurs au sens grossier du mot, il ne s'en produit pas ; et s'il en survient une, comme dans votre cas, qui peut dire de façon définitive que c'est une faute ?

ARPENTEUR K : Il y a, Monsieur le Maire, deux choses à distinguer : primo, ce qui se passe à l'intérieur des services, à propos de quoi les services peuvent penser ceci ou cela, à leur gré ; secundo ma propre personne, qui existe en dehors des bureaux et que les bureaux menacent d'un tort si insensé que je ne veux pas croire à la réalité de ce danger. Et j'aimerais bien entendre un mot à ce sujet.

LE MAIRE : Mais j'y viens... Comme je vous le disais, le dossier était entre les mains de Sordini, et c'est un travailleur, il consacre à la plus petite histoire le même soin qu'à la plus grande...

ARPENTEUR K : Monsieur le Maire, vous ne cessez de traiter mon affaire comme une bagatelle ; elle a pourtant occupé bon nombre de fonctionnaires semble-t-il.

LE MAIRE : Ce n'est pas à l'ampleur du travail que l'importance de l'affaire se mesure ! Si vous avez de telles idées vous êtes loin de comprendre l'administration. Mizzi ! Mizzi ! Lis cette lettre avec moi s'il te plaît. *Mizzi jette un œil sur la lettre. On entend un affolement du côté des deux aides...*

LE MAIRE : (*après s'être déplacé jusqu'aux aides*) Mais qu'est-ce que vous faites ? Qu'est-ce que vous faites ? Allez sortez ! Sortez de là ! Laissez ces papiers tranquilles et sortez d'ici ! (*à l'adresse de K*) Bon... le document n'est pas trouvé... C'est dommage, mais à présent vous connaissez l'histoire, nous n'avons plus vraiment besoin de ce papier. *Mizzi souffle quelques mots à voix basse à l'oreille du Maire.*

LE MAIRE : Mizzi partage entièrement mon opinion : cette lettre n'est pas un écrit officiel mais un document d'ordre privé. Nul mot n'y dit d'ailleurs que vous soyez engagé comme arpenteur ; il est écrit : « Vous êtes pris, comme vous le savez, au service du Comte. » Non seulement le signataire ne s'engage pas sur la nature du poste, mais la formulation « comme vous le savez » signifie clairement que c'est à vous qu'il appartient de faire la preuve d'une embauche.

ARPENTEUR K : Vous interprétez si bien ce document, Monsieur le Maire, que vous n'en laissez subsister qu'une signature au bas d'un papier blanc. Ne craignez-vous pas de rabaisser ainsi le nom de Klamm ?

LE MAIRE : Je ne méconnaissais pas l'importance de la lettre. Une lettre privée de Klamm est précieuse et son importance est immense, soit comme marque de faveur, soit comme marque d'hostilité, c'est seulement le genre d'importance que vous lui prêtez qu'elle n'a pas.

ARPENTEUR K : Dois-je comprendre qu'après m'avoir fait venir jusqu'ici, on me menacerait à présent d'expulsion ?

LE MAIRE : On ne vous chasse pas, Monsieur l'arpenteur, mais il est vrai que rien ni personne ne vous retient ici.

ARPENTEUR K : Je vais vous énumérer quelques-uns des motifs qui me retiennent : les sacrifices que j'ai fait pour partir de chez moi ; un long et pénible voyage ; les espoirs que je bâtissais sur mon engagement ; ma complète absence de fortune et enfin – ce n'est pas la moindre des raisons – ma fiancée qui est ici.

LE MAIRE : Frieda ? Mais Frieda vous suivra partout. Pour le reste j'en parlerais au Château et si une décision intervenait ou qu'il soit nécessaire de vous écouter encore, je vous enverrai chercher. Vous êtes d'accord ?

ARPENTEUR K : Non, pas du tout ; je ne veux pas de cadeau du Château, je ne demande que mon droit.

LE MAIRE : Mizzi ! Ma jambe recommence à me faire souffrir ; il faudrait renouveler le cataplasme. *Le Maire se tord de douleur ; K doit se contenter de s'incliner et sortir rapidement.*

13- CHAMBRE DE LA PATRONNE, en fin de matinée.

LA PATRONNE : Asseyez-vous ! *(elle sort une photographie de son corsage et la tend à K)* Regardez cette photo.

ARPENTEUR K : *(peinant à distinguer quelque chose sur l'image)* Elle n'est pas en très bon état.

LA PATRONNE : Dites-moi ce que vous voyez.

ARPENTEUR K : Un jeune homme.

LA PATRONNE : Un beau garçon n'est-ce pas ?

ARPENTEUR K : Qui était-ce ?

LA PATRONNE : Le messenger que m'a envoyé Klamm quand il m'a fait appeler la première fois. *La Patronne lui reprend la photo, la regarde, la lisse et la replace dans son corsage.*

LA PATRONNE : Ce châle aussi est un cadeau de Klamm, et le petit bonnet. La photo, le châle et le bonnet, ce sont les trois souvenirs que j'ai de lui. Frieda qui a longtemps fréquenté Klamm n'en possède pas un seul ; moi j'ai été trois fois chez Klamm, j'ai rapporté trois souvenirs ; sans eux, je le dis sans honte, je n'aurais pas tenu longtemps ici.

ARPENTEUR K : *(soupirant)* Il y a combien de temps que cela s'est passé ?

LA PATRONNE : Plus de vingt ans, beaucoup plus de vingt ans.

ARPENTEUR K : *(horriifié)* Plus de vingt ans ? Madame l'aubergiste, vous me causez de graves soucis en me faisant de tels aveux à la veille de mon mariage.

LA PATRONNE : Je vous parle de ma relation avec Klamm et vous en revenez encore à vos propres affaires ?

ARPENTEUR K : Mais si Frieda est faite comme vous, comment vais-je supporter dans mon ménage cette effrayante fidélité à Klamm ?!

LA PATRONNE : Effrayante fidélité ! De la fidélité, j'en ai pour mon mari, mais pour Klamm ? Klamm a fait de moi une fois son amie, puis-je jamais perdre ce rang ? Vous demandez comment supporter cela chez Frieda ? Mais qui êtes-vous, Monsieur l'arpenteur, pour poser une question pareille ?

ARPENTEUR K : Madame l'Aubergiste... Essayons cette fois de nous séparer en paix.

LA PATRONNE : Je vous demande une seule chose. N'employez pas le nom de Klamm. Dites « lui », dites comme vous voudrez, mais ne prononcez pas son nom.

ARPENTEUR K : C'est entendu.

LA PATRONNE : *(regardant K dans les yeux)* Que voulez-vous de Klamm ?

ARPENTEUR K : *(après un temps)* Je veux le voir de près ; entendre sa voix ; je veux qu'il m'apprenne ce qu'il pense de mon mariage ; la suite dépendra de l'évolution de l'entretien. L'essentiel est de me trouver en face de lui. Je n'ai jamais parlé directement avec un fonctionnaire.

LA PATRONNE : Si je réussis à faire parvenir votre demande à Klamm, promettez-moi de ne rien entreprendre jusqu'à l'arrivée de la réponse.

ARPENTEUR K : Je ne peux pas le promettre. Surtout après mon entretien désastreux avec le Maire.

LA PATRONNE : Le Maire est un personnage insignifiant ! Sans sa femme, il ne conserverait pas sa place un seul jour.

ARPENTEUR K : Mizzi ? Elle ne m'a pas donné cette impression.

LA PATRONNE : Eh oui, vous voyez toujours tout de travers ! Si je vous promets que la réponse de Klamm vous parviendra sous trois jours, vous devez me promettre de ne rien tenter de votre côté !

ARPENTEUR K : Madame l'Aubergiste, je ne peux pas prendre ce risque ! Je dois rencontrer Klamm au plus vite et si Klamm me refuse cet entretien par votre entremise, toutes mes tentatives ultérieures de l'approcher apparaîtront comme de la rébellion !

LA PATRONNE : Mais dans tous les cas c'est de la rébellion !

14- CHAMBRE DE L'AUBERGE DU PONT, *midi passé.*

Dans sa mansarde K trouve l'instituteur.

INSTITUTEUR : Je viens de la part de Monsieur le Maire.

ARPENTEUR K : Je vous écoute.

INSTITUTEUR : (*appuyé sur le mur*) Vous avez été impoli avec Monsieur le Maire. J'ai eu à établir sous sa dictée un procès-verbal de l'entrevue qui m'en a suffisamment appris sur le ton de vos réponses.

ARPENTEUR K : Un procès-verbal ? Dressé en mon absence et par quelqu'un qui n'assistait pas à l'entrevue ? Notre entretien était-il officiel ?

INSTITUTEUR : Semi-officiel. En tout cas ce procès-verbal existe et il ne vous fait pas honneur.

ARPENTEUR K : Est-ce pour m'annoncer cela que vous êtes venu ?

INSTITUTEUR : Non. Monsieur le Maire craint que si votre affaire tarde à recevoir une solution vous ne fassiez quelque folie. Monsieur le Maire vous offre la place de concierge de l'école. Il a ajouté qu'étant arpenteur vous sauriez aligner les plates-bandes du jardin mieux que personne.

ARPENTEUR K : Je ne songe pas à accepter cette place.

INSTITUTEUR : Parfait (*il prend son chapeau, s'incline et sort*). Frieda entre, le visage défait, et rapporte la chemise de K.

ARPENTEUR K : Frieda, ma visite au Maire a déjà produit son effet ; il me propose la place de concierge de l'école.

FRIEDA : (*changeant de visage*) Tu l'as acceptée ?

ARPENTEUR K : Bien sûr que non. *Elle jette la chemise sur le lit, sort et revient avec l'instituteur qui a l'air fâché.*

FRIEDA : Un instant de patience, Monsieur l'Instituteur. (*Frieda fait passer K par une petite porte*) L'hôtesse ne veut plus de toi à l'auberge. La situation est terrible, mon chéri. En acceptant le poste de concierge on gagnerait du temps. (*se jetant au cou de K.*) Je te suivrais où tu voudras et s'il le faut, nous partirons. Mais en attendant, n'est-ce pas mon chéri, nous acceptons la proposition.

ARPENTEUR K : Je trouverai toujours un gîte, au besoin j'irai chez Barnab...

FRIEDA : (*lui fermant la bouche*) Je parle d'un gîte dont je n'ai pas à rougir en ma qualité de fiancée.

ARPENTEUR K : Je ne me vois pas un seul instant sous les ordres de ce petit instituteur.

FRIEDA : Je serai sa seule subordonnée et je saurai y remédier, crois-moi.

ARPENTEUR K : Mais tu viens d'arranger si gentiment la chambre...

FRIEDA : Merci, mon chéri, merci. *De retour dans la chambre, K court vers le poêle, sans s'inquiéter de l'instituteur.* Nous sommes d'accord Monsieur l'Instituteur, nous acceptons la place.

INSTITUTEUR : C'est à Monsieur l'arpenteur que cette place est offerte.

FRIEDA : (*venant au secours de K*) Il accepte le poste, n'est-ce pas, K ?

ARPENTEUR K : (*regardant Frieda pour éviter l'instituteur*) Oui.

INSTITUTEUR : Vous aurez, Monsieur l'arpenteur, à nettoyer et chauffer chaque jour les deux salles de classe, à balayer la neige de l'allée du jardin, à faire mes commissions et celles de Mademoiselle l'Institutrice, à faire les réparations de la maison et les travaux du jardin...

ARPENTEUR K : (*le coupant, agacé*) Oui, oui ce sont les conditions habituelles.

FRIEDA : (*pour atténuer l'effet de la remarque*) Et pour le traitement ?

INSTITUTEUR : On réfléchira à la question de savoir si une allocation doit vous être attribuée.

FRIEDA : C'est très dur pour nous.

INSTITUTEUR : L'attribution de ce poste n'est qu'une complaisance de notre part.

ARPENTEUR K : La complaisance est plutôt de notre côté, Monsieur l'instituteur.

INSTITUTEUR : (*souriant*) Nous avons autant besoin d'un concierge pour l'école que d'un arpenteur pour le pays.

ARPENTEUR K : C'est bien ainsi que je le comprends : vous me prenez à contre cœur, si j'accepte, c'est moi qui me montre complaisant.

INSTITUTEUR : Étrange réflexion ! Je constate à mon grand regret que votre attitude me donnera bien du travail ; depuis tout le temps que nous discutons vous vous tenez là – j'ai beau le voir, je ne peux en croire mes yeux – en chemise et en caleçon.

ARPENTEUR K : (*riant et frappant dans ses mains*) C'est vrai. Où sont ces maudits aides ?

INSTITUTEUR : (*à Frieda*) Quand comptez-vous emménager ?

FRIEDA : Aujourd'hui.

INSTITUTEUR : Je viendrai faire ma tournée demain matin. *Il sort.*

ARPENTEUR K : Les aides resteront pour t'aider à déménager. Sais-tu où je vais ?

FRIEDA : Oui, à l'Hôtel des Messieurs...

ARPENTEUR K : Tu ne me retiens pas ?

FRIEDA : À quoi bon ? Tu trouveras tant d'obstacles. *Il l'embrasse et quitte la chambre*

15- SALLE DE L'HÔTEL DES MESSIEURS, dans l'après-midi.

Personne dans le vestibule, ni dans la salle de café ; K se rend à la porte à travers laquelle il avait vu Klamm ; il fait flamber une allumette et est surpris par un cri. Dans un coin, une jeune fille apparaît.

PÉPI : Je m'appelle Pépi. *Elle est petite, éclatante de santé ; son abondante chevelure d'un blond roux entoure son visage de bouclettes et porte une robe d'un gris brillant qui ne lui va pas.* On m'a mise au comptoir après le départ de Frieda. J'étais femme de chambre, je n'ai pas gagné au change. Je ne m'étonne pas que Frieda soit partie.

L'ARPENTEUR K : Frieda était satisfaite de sa place.

PÉPI : Ne la croyez pas. Je suis dans la maison depuis des années, nous partagions le même lit, mais je suis sûre qu'elle ne pense déjà plus à moi.

L'ARPENTEUR K : Frieda est ma fiancée.

PÉPI : Je le sais. *Pépi est presque une enfant. Pourtant, K ne peut s'empêcher de la regarder avec avidité. (Pépi éteint les lumières.)* Nous n'avons pas besoin de lumière.

L'ARPENTEUR K : Qui habite cette pièce ?

PÉPI : C'est la salle des Messieurs.

L'ARPENTEUR K : Klamm s'y installe souvent. N'est-ce pas ?

PÉPI : Klamm n'y est pas ; son traîneau l'attend dans la cour. *K quitte aussitôt le café et se dirige vers la cour.*

16- COUR DE L'HÔTEL.

Un traîneau attelé attend dans la cour. K entre comme une ombre dans le traîneau. Il y règne une chaleur extraordinaire, la banquette est recouverte de fourrures.

MOMUS : Que faites-vous ici ? *Au lieu de répondre K ramasse sa casquette. Venez avec moi.*

L'ARPENTEUR K : J'attends quelqu'un.

MOMUS : Venez !

L'ARPENTEUR K : Je manquerai celui que j'attends.

MOMUS : Vous le manquerez de toute façon.

L'ARPENTEUR K : J'aime mieux le manquer en l'attendant.

MOMUS : Klamm ne rentrera pas au Château ce soir. *Momus sort, laissant K seul dans le froid.*

17- SALLE DE L'HÔTEL DES MESSIEURS, 1 heure plus tard environ.

En entrant dans la salle, K a la désagréable surprise de trouver Momus assis à une grande table couverte de papiers et en face de lui, la Patronne de l'Auberge. Pépi, l'air important, va et vient hâtivement.

MOMUS : *(levant rapidement les yeux)* Monsieur l'arpenteur ! Pas trop frigorifié ? *Il se replonge dans ses papiers. La Patronne de l'Auberge n'a pour K qu'un regard indifférent. Pépi ne semble pas le voir.*

L'ARPENTEUR K : Un cognac, s'il vous plaît. *Pépi le sert, il porte le verre à ses lèvres.* Ce cognac est imbuvable !

PÉPI : Ces Messieurs en boivent. *Pépi vide le verre, le lave et le repose sur le rayon, puis retourne près de Momus. Soudain la Patronne, sur la pointe des pieds, court jusqu'à la porte qui mène à la cour et regarde par le trou de la serrure ; elle invite Pépi à venir la rejoindre et regardent par le trou ; la Patronne de l'Auberge, presque à genoux, finit par se relever ; elle se recoiffe, et s'efforce de reprendre son souffle.*

L'ARPENTEUR K : Ça y est ? Klamm est parti ?

MOMUS : Du moment que vous aviez quitté la cour, Klamm a pu partir. Avez-vous remarqué, Madame l'Aubergiste, avec quelle inquiétude Klamm regardait autour de lui ?

L'ARPENTEUR K : Peut-être me cherchait-il.

MOMUS : C'est une idée qui ne m'était pas venue. *Tout le monde éclate de rire, et Pépi, qui n'a rien compris, plus fort encore que les autres.*

MOMUS : Je vous serais reconnaissant, Monsieur l'arpenteur, de me donner quelques renseignements pour compléter mon rapport.

L'ARPENTEUR K : *(regardant de loin les papiers)* On écrit beaucoup ici.

MOMUS : Oui, une mauvaise habitude *(on rit de nouveau)*. Peut-être ignorez-vous qui je suis. Je suis Momus, le Secrétaire de Village de Klamm ! *À ces mots la Patronne et Pépi s'immobilisent. Momus replonge bientôt dans ses papiers et se met à écrire activement ; on n'entend plus que le bruit de sa plume dans la pièce.*

L'ARPEUR K : Qu'est-ce que c'est que ça : Secrétaire de Village ?

PATRONNE DE L'AUBERGE : Monsieur Momus s'occupe des écritures de Klamm et reçoit les requêtes qui proviennent du village. (*voyant K peu impressionné*) Tous les Messieurs du Château ont leur Secrétaire de Village.

MOMUS : La plupart des Secrétaires ne travaillent que pour un chef, moi je travaille pour deux, Klamm et Vallabene.

PATRONNE DE L'AUBERGE : (*vers K*) Monsieur Momus est doublement Secrétaire de Village.

L'ARPEUR K : (*se tournant vers Momus, admiratif*) Doublement ! Voyez-vous ça ? (*Son ironie semble passer inaperçue ; K regarde sa montre*) Bon... il est l'heure de rentrer.

MOMUS : Il faut que vous me consacriez encore un instant. Quelques brèves questions seulement.

L'ARPEUR K : (*se dirigeant vers la porte*) Je n'en ai pas la moindre envie. *Momus prend un dossier, frappe sur la table, et se lève droit comme un i.*

MOMUS : Au nom de Klamm, je vous ordonne de répondre à mes questions !

L'ARPEUR K : Au nom de Klamm... S'inquiète-t-il de mes affaires ?

MOMUS : Je vous ordonne de me répondre immédiatement.

PATRONNE DE L'AUBERGE : Monsieur l'arpenteur, le seul moyen pour vous d'arriver jusqu'à Klamm est de figurer sur les procès-verbaux de Monsieur le Secrétaire. Et vous voulez y renoncer par pure bravade ?

L'ARPEUR K : Comment se fait-il Madame l'Aubergiste, qu'après avoir tant essayé de m'empêcher de me présenter à Klamm, vous me poussiez maintenant dans la voie qui mènerait à lui ?

PATRONNE DE L'AUBERGE : Est-ce que je vous pousse ? Est-ce vous pousser que de vous dire que vos tentatives n'ont aucune chance de réussir ? Non, Monsieur l'arpenteur, je ne vous pousse à rien. Mais faites donc à votre idée ; vos exploits laisseront peut-être de profondes empreintes de semelles dans la neige de la cour, mais ce sera tout.

L'ARPEUR K : Est-il exact, Monsieur le Secrétaire, que ce procès-verbal puisse m'amener à être mis en présence de Klamm. Si c'est le cas je suis prêt à répondre à vos questions.

MOMUS : Il n'y a pas de lien entre les deux choses. Il s'agit simplement d'obtenir pour les archives une relation exacte des faits de cet après-midi. Ce rapport n'a pas d'autre but et ne peut servir à nulle autre fin.

K regarde la Patronne de l'Auberge en silence.

PATRONNE DE L'AUBERGE : Ai-je dit autre chose ? C'est toujours pareil avec lui ! Il déforme le sens des renseignements qu'on lui donne et prétend ensuite qu'on les lui a donnés faux. Je lui ai toujours dit, qu'il n'avait pas la moindre chance d'être jamais reçu par Klamm ; s'il n'en pas, ce n'est pas ce procès-verbal qui lui en fournira une.

L'ARPEUR K : Je vous prie de m'excuser, Madame l'Aubergiste, j'avais cru comprendre que vous me disiez qu'il me restait un vague lambeau d'espoir d'arriver jusqu'à Klamm.

PATRONNE DE L'AUBERGE : Vous déformez encore mes paroles, mais en sens inverse cette fois. Cet espoir existe à mon avis ; seulement les choses ne sont pas telles que vous puissiez tomber sur Monsieur le Secrétaire en demandant : aurai-je le droit de voir Klamm si je réponds à vos questions ? Quand un enfant interroge ainsi on en rit ; de la part d'un adulte c'est une offense à un fonctionnaire !

L'ARPEUR K : Monsieur le Secrétaire, Klamm lira-t-il ce rapport ?

MOMUS : Non, Klamm ne peut pas lire tous les rapports, il n'en lit même aucun.

PATRONNE DE L'AUBERGE : (*en gémissant*) Monsieur l'arpenteur, est-il nécessaire que Klamm soit instruit de tous les petits riens de votre vie ? Vous rendez-vous compte de ce que c'est que d'être interrogé par Monsieur le Secrétaire ? Songez que c'est Klamm qui l'a nommé, que ce qu'il fait est entièrement imprégné de l'esprit de Klamm. Monsieur le Secrétaire est à de tels instants un instrument sur lequel repose la main de Klamm, et malheur à qui ne lui obéit pas.

L'ARPEUR K : Pardonnez-moi, mais j'ai une aversion pour les interrogatoires. Bonne nuit.

K se dirige vers la porte.

MOMUS : (*presque peureusement, à l'hôtesse*) Il s'en va ?

PATRONNE DE L'AUBERGE : Il n'osera pas.

K quitte la salle.

(...)